

## Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 27 juillet 1900

---

### Discours prononcé par M. Charles WAHART, Professeur de Sixième Moderne

Monsieur le Ministre,

Vous m'en voudriez de retarder par un long préambule le moment où nos jeunes élèves, ayant reçu la récompense de leur travail, vont fuir leur ville envahie par l'Univers, pour aller chercher au bord des flots ou sous l'ombre des chênes un peu de repos et de fraîcheur.

Aussi bien n'est-ce pas ici le lieu de louer, comme elle le mériterait, l'initiative toujours en éveil du ministre réformateur qui sut apporter dans un de nos grands services publics tant de précieuses améliorations.

Laissez-moi donc, Monsieur le Ministre, au nom du Lycée Buffon, saluer le représentant du gouvernement de la République et le remercier, sans phrases, de l'honneur qu'il nous fait en venant présider notre distribution des prix.

Chers Elèves,

Cette année 1900 restera dans vos souvenirs comme une année lumineuse. Dans dix ans, dans vingt ans, vous prendrez plaisir à évoquer les images sans nombre qu'aura laissées dans vos âmes encore fraîches le spectacle grandiose que Paris offre au monde ébloui. Votre esprit garde à jamais l'empreinte de ces inoubliables visions. Vous avez tous été cette année les élèves de l'Exposition : je voudrais quel excellent professeur elle fut.

Il faut bien avouer qu'au début elle inspira quelque méfiance. En ne vous entendant parler que de trottoir roulant et de cascades lumineuses, en ne vous voyant rêver, la classe finie, ou parfois même en classe, que de grande roue ou de grande lunette, de maréorama, stéréorama et autres oramas non moins passionnants, quelques-uns parmi vos parents ou vos maîtres ont pu craindre un instant de voir vos études troublées par cette grande kermesse qui allait se tenir à nos portes. Le travail ne souffrirait-il pas de ce fâcheux voisinage ? Le Village suisse et le Vieux Paris n'allaient-ils pas faire à la classe une concurrence déloyale ?

Les plus inquiets ne tardèrent pas à se rassurer. Dans cette encyclopédie vivante ne trouvaient-ils pas eux-mêmes à chaque pas l'occasion de s'instruire ? Ne créait-on pas pour vos aînés l'Ecole internationale de l'Exposition ?

Loin donc de voir en elle une source de distractions frivoles, un obstacle aux solides études, une ennemie enfin, nous la considérons comme le plus précieux auxiliaire de nos efforts. Elle est notre meilleure collaboratrice, à nous qui voulons avant tout former des hommes, des hommes de leur temps et de leur pays.

L'Université, chers élèves, ne met pas son ambition à faire de vous des bacheliers ni des savants en us. Nous croirions trahir notre devoir, si nous bornions notre idéal à vous faire

doubler sans naufrage, grâce à d'habiles manœuvres, le cap plus redouté que redoutable du baccalauréat. Nous serions mal satisfaits de vous voir connaître le prix d'un médimne de pois chiches au temps de Périclès et dissenter savamment sur l'obole et le sesterce, si nous constatons que vous ignorez la valeur du marc ou de la livre sterling. L'enseignement secondaire, certes, ne saurait se résigner à être platement utilitaire ; les lycées ne sont pas des écoles professionnelles. Mais si nous croyons qu'en dehors et au-dessus de tout enseignement technique il y a une culture générale et vraiment humaine, nous n'entendons pas pour cela établir des cloisons étanches entre l'école et la vie. Nous ne voulons faire de vous ni des Grecs ni des Romains. Nous n'aspérons pas davantage à former de purs esprits, vivant hors du temps et de l'espace, dans le rêve et l'abstraction, ignorants ou dédaigneux de toute réalité contemporaine. Nous ne saurions oublier que nous semons dans vos âmes la moisson de l'avenir. Nous préparons en vous la France de demain, et nous la voulons grande et forte dans la lutte des nations.

Si nous vous tenons jalousement à l'écart des questions irritantes qui parfois divisent vos aînés, si nous estimons que les passions du dehors et les rumeurs de la place publique ne doivent point franchir ces murailles, nous ne nous désintéressons pas pour cela du présent. A tout ce qui glorifie le travail et la volonté, à tout ce qui rapproche les hommes, à tout ce qui est semence de bonté ou d'énergie, nous ouvrons les portes toutes grandes.

Les exercices scolaires ne constituent pas tout l'enseignement. Les programmes ne sont pas un but, ils ne sont qu'un moyen. Notre rêve ne saurait être, mes chers amis, d'écraser votre esprit sous le fardeau des faits, des règles et des dates. Fût-il prouvé que, pendant ces quatre derniers mois, la réalité vivante eût fait tort aux manuels, nous nous en consolierions facilement. Si nous faisons le bilan des profits et des pertes, je suis bien tranquille. Il se pourrait que les féeries de l'optique eussent fait écourter quelques devoirs, et que les indigènes du Dahomey fussent responsables de quelques leçons mal sues. En bonne justice on ne saurait tenir rigueur de ces menues défaillances à qui revient des côtes d'Afrique ou des montagnes de la lune. Il vous est arrivé peut-être, certains jours, de rêver du Japon en faisant vos thèmes grecs. L'image d'un bouddha accroupi au fond de quelque étrange pagode se glissait entre les feuillets distraitemment tournés de vos gros dictionnaires. Vos professeurs ont eu, ces jours-là, quelques solécismes de plus à corriger, quelques barbarismes peut-être ! Bah ! un de plus, un de moins, ils en ont tant l'habitude !

En revanche, vous avez rapporté de vos promenades aux rives de la Seine une moisson de documents à faire envie aux plus intrépides voyageurs. Vous avez puisé au plus prodigieux magasin de faits et d'idées qui se puisse concevoir. L'humanité actuelle était là condensée sous vos yeux. Toute la civilisation contemporaine a défilé devant vous, représentée par ses œuvres les plus parfaites. Les arts vous ont fait admirer leurs trésors ; les sciences vous ont expliqué leur méthode, leur histoire ou leurs résultats. Les expositions rétrospectives vous ont résumé l'effort du siècle. Terre et ciel, hommes et choses, faune et flore, productions du sol et de l'industrie, races, sociétés, mœurs, religions, depuis la mécanique céleste jusqu'à la sociologie, il n'est pas un ordre de connaissances qui n'ait trouvé sa place dans cet instantané gigantesque qui fixe la figure du monde contemporain. L'Exposition vous a vraiment présenté, suivant l'expression de son principal organisateur « la philosophie et la synthèse du siècle ». Qu'importe après cela que vous ignoriez les noms de quelques rois fainéants !

Vous vous êtes instruits en vous amusant, ce qui est la meilleure façon de s'instruire. Vous avez appris à regarder, à juger, à comparer. Vos facultés d'observation et d'analyse se sont donné librement carrière. Qui oserait nier le profit de ces studieuses flâneries ? Comment méconnaître l'efficacité de cette universelle leçon de choses ? L'Exposition a été la vivante illustration de vos cours et de vos livres. Si des difficultés pratiques ne s'y étaient opposées, volontiers nous eussions transporté nos classes au Champ de Mars ou au Trocadéro. Nous avons dû nous borner à de trop rares visites, souvent même à des conseils, à des indications, craignant, à l'exemple des agences de touristes, de déchaîner à travers les galeries, de ces trombes humaines qui balayaient tout sur leur passage. Les visites répétées et méthodiques que nous n'avons pu faire en troupe, vous les avez faites et vous les continuerez avec vos amis ou vos familles. Nul enseignement ne vaut celui de la réalité. Il parle aux yeux en même temps qu'à l'intelligence ; il stimule l'esprit le plus indolent, s'impose à l'attention la plus distraite. Dans ces palais pleins de merveilles, l'idée se fait tangible ; la leçon vit et palpite ; la phrase prend un visage, des contours, des couleurs. L'esprit reçoit l'impression directe et profonde des choses.

A côté de l'Exposition du Trocadéro, cette géographie vivante, ce joyeux et pittoresque pêle-mêle de races, de costumes et de langues, combien ternes et pâles apparaissent les plus scrupuleuses descriptions ! Sans quitter les rives de la Seine, vous avez fait le tour du monde – en moins de 80 jours. L'inconnu vous attirait. Bientôt la vieille Europe vous sembla trop étroite. Les deux Amériques ne purent satisfaire votre soif de connaître. Hardiment, vous pénétrâtes au cœur du continent africain. Ni fièvres perfides, ni fauves embusqués dans les jungles, ni serpents dans les lianes n'ont arrêté vos pas. Explorateurs intrépides, vous étiez avec Marchand sur le Nil, vous entriez à Tananarive avec le général Duchesne, vous alliez vous asseoir au foyer des héroïques Boers. Vous avez fait sans mal de mer les plus longues traversées. Vous avez coudoyé tour à tour les Hindous impassibles, les Cinghalais dont les cheveux sont relevés par un peigne d'écaille, les Annamites aux gestes menus et lents. Sans crainte des Boxers, vous avez franchi la porte multicolore de Confucius et pénétré dans le temple du Dragon noir, où de pacifiques Chinois vous ont offert des potiches et des plateaux de laque. Puis, toujours infatigables, vous êtes partis pour le Japon, qui est au coin du quai. Un coup de baguette magique vous transporta parmi les ours blancs, dans les glaces de la Sibérie. Et le soir vos mamans venaient vous border dans vos lits.

C'est ainsi que, sans danger ni fatigue, vous parcouriez en quelques heures les deux hémisphères. Notre empire colonial vous a retenus plus longuement. Parmi ces dattiers, ces palmiers, ces mosquées et ces pagodes, ces cases en bambou ou en terre battue, au milieu de ces types indigènes entourés des produits de leurs pays, vous avez eu, - avec un peu d'imagination, - l'illusion fugitive de la vie exotique. « On y respire l'odeur de l'Afrique », disait notre résident général à l'inauguration de la section tunisienne. La France lointaine était là sous vos yeux, à portée de la main. Eussiez-vous juré de ne jamais apprendre un mot de géographie, vous la saurez malgré vous. A votre insu, ces dioramas, ces plans en relief, ces scènes de la vie d'outre-mer ont laissé dans votre œil leur empreinte ineffaçable.

Et qui sait si cette révélation d'un monde nouveau n'a pas jeté parmi vous les germes de plus d'une vocation coloniale ? Je ne plaiderai pas, après tant d'autres, une cause aujourd'hui gagnée. Les colonies sont à l'ordre du jour, j'allais dire à la mode. Mais quel discours aurait, pour les faire connaître et aimer, l'éloquence d'une visite aux pavillons du Trocadéro ?

Vous ne serez pas tous colons ; il y aurait trop de larmes dans les familles. Mais pour tous, l'Exposition peut devenir la révélatrice et comme la pierre de touche des vocations. En vous présentant le tableau le plus complet de l'activité humaine, elle doit vous apprendre à voir clair en vous-mêmes, à discerner vos penchants et vos aptitudes. Les biographes de Franklin racontent que son père voulant découvrir la profession qui conviendrait le mieux à l'enfant, le conduisit tour à tour chez des artisans de tout genre, menuisiers, maçons, vitriers, imprimeurs. C'est là une méthode excellente. Certes, il y a des vocations nettes et franches auxquelles on ne saurait se tromper. C'est en vain qu'on se fût obstiné à faire de Molière un tapissier du roi, de Henri Heine un banquier, de Delacroix un homme d'affaires. L'art et la poésie réclamaient impérieusement leurs élus. Mais ces appels sans réplique sont l'exception. Le plus souvent l'enfant s'ignore lui-même ; ses penchants multiples ne sont la plupart du temps que le résultat d'une lecture ou d'une fréquentation. Reconnaître la direction vraie d'un esprit, parmi ces fantaisies d'un jour et ces engouements factices démêler les aptitudes profondes d'un enfant, les préciser, les canaliser en quelque sorte, n'est-ce pas là le premier devoir et le premier souci d'un père de famille ? Mettre chaque rouage à sa vraie place dans la machine sociale est le seul moyen d'éviter les grincements et d'utiliser toutes les forces. L'individu et la société souffrent également de toute erreur d'attribution.

Faites donc ce que faisait le jeune Franklin. L'Exposition est un atelier universel. Cherchez votre voie à travers ce monde en raccourci. Apprenez à vous connaître ; vous épargnerez à vos parents de cruels points d'interrogation. Parcourez ces galeries où s'entassent les produits du travail sous toutes ses formes, voyez à l'œuvre ces machines, admirez ces trésors de l'Art. Les vocations qui s'ignorent se révéleront. Des velléités indécises se préciseront. L'ingénieur, le savant, l'industriel, l'artiste qui dorment en vous s'éveilleront. Telle âme de colon que le boulevard Pasteur avait insuffisamment dégagée entendra l'appel mystérieux des terres lointaines.

L'Exposition, vous le voyez, ne vous facilite pas seulement l'acquisition de connaissances de tout ordre. Un bon professeur ne saurait se désintéresser de l'éducation de ses jeunes élèves. A côté de son enseignement positif et matériel, elle renferme un profond enseignement moral. Elle est la glorification éclatante du travail, la retentissante affirmation du Progrès, un acte de foi passionné dans la Science. Elle est la réponse éloquent aux esprits chagrins ou découragés qui tendraient à vous détourner de l'action. Elle proclame non pas la lassitude d'un siècle qui décline, mais l'espoir infini d'une aube qui se lève. Elle vous dit : « Mes jeunes amis, pour agir il faut croire. Croyez en la Science, dont vous voyez ici les innombrables applications. Quoi qu'on en ait dit, la Science n'a point fait faillite à ses promesses ». Ne lui demandez pas de vous rendre la clef des paradis perdus. Mais faites-lui un peu crédit. Ses premiers pas sont d'hier, et déjà voyez le chemin parcouru. Ce siècle a plus fait pour l'aménagement de la planète que les dix siècles qui précèdent. Croyez en la Science : c'est sur cette pierre que s'élèvera l'Avenir et l'esprit des ténèbres ne prévaudra point contre elle. Croyez au Progrès, c'est-à-dire à la marche en avant vers plus de justice et de fraternité. Le progrès matériel prépare l'affranchissement moral. En même temps qu'elle asservit la matière, la Science libère l'esprit. Par-delà la diversité des dogmes et des patries, elle unit les hommes dans un effort commun et dans une commune espérance.

Eh quoi ! mes chers amis, l'Age d'or est-il donc près de naître et la paix éternelle va-t-elle régner demain ? N'y a-t-il plus de loup dans la bergerie ? Les baïonnettes, ornées de rubans

roses, vont-elles devenir d'innocentes houlettes ? Un optimisme aussi béat serait une puérole et dangereuse illusion. Non, l'aurore du siècle naissant n'éclairera pas encore l'idylle universelle. La guerre, l'ignorance, la misère, ces trois têtes du même monstre, continueront à dévorer des milliers de victimes. Comme les éléments, les passions ont leurs révoltes. L'homme des cavernes n'est pas mort tout entier ; au sein des civilisations les plus raffinées il effraie par ses retours farouches. Seule une lente évolution transformera la mentalité ancestrale. Il faut savoir le comprendre pour ne point désespérer du progrès social devant certains réveils déconcertants des instincts primitifs. L'humanité, dans sa marche vers la lumière, ne s'avance pas toute du même pas, sur une seule ligne. C'est une armée et c'est un troupeau. Elle a ses éclaireurs et ses traîneurs. Tous les cerveaux n'arrivent pas en même temps à la conception des mêmes vérités, et, si j'ose dire, les âmes d'une même époque ne sont pas toutes contemporaines. Socrate et Galilée ont franchi des étapes dont plus d'un électeur du XX<sup>e</sup> siècle n'approchera jamais. Tel que nous coudoyons renferme en ses lobes cérébraux les passions et les préjugés de l'An mille.

En dépit de ces survivances dont elle traîne le boulet, l'humanité progresse. « Les expositions apparaissent de loin en loin comme des sommets d'où nous mesurons le chemin parcouru. L'homme en sort réconforté, plein de vaillance et animé d'une foi profonde en l'avenir (1) ». Vous êtes-vous arrêtés quelquefois au déclin d'une chaude journée, sur la rive droite de la Seine, vers l'endroit où l'horticulture abrite, en des palais de verre, ses trésors parfumés ? La foule s'y presse rarement. C'est l'heure où, derrière le Trocadéro, le soleil va disparaître. Déjà l'ombre a gagné la berge. Le fleuve, qui coule à vos pieds, répand une fraîcheur délicieuse. La paix du couchant tombe sur les choses. En face de vous, sur l'autre rive, avec un recul favorable à la perspective, s'alignent, comme pour une revue pacifique, les palais des nations. Les derniers rayons font resplendir les coupoles de l'Italie, les ailes d'or de l'aigle américain, le clocheton de l'Allemagne. Le palais de la Hongrie, aux teintes grisâtres, repose l'œil ébloui de toutes ces visions. Le spectacle est merveilleux. Il charme les yeux et retient la pensée. Un peu de l'âme de chaque peuple plane en cette cité cosmopolite. Vous savez en effet dans quel esprit ces palais ont été construits. Ils sont moins l'œuvre d'un homme que d'une race. Je ne vous apprendrai pas que le pavillon de la Belgique, cette dentelle de pierre, est la reproduction exacte d'un des chefs-d'œuvre de l'art flamand au XVI<sup>e</sup> siècle, l'hôtel de ville d'Audenarde ; que le palais où s'incarne l'âme héroïque et fastueuse de l'Espagne emprunte ses détails aux édifices les plus purs de la Renaissance, et que celui de la Hongrie – église et château fort – est la synthèse harmonieuse de tous les styles employés depuis huit siècles dans l'architecture madgyare. Chaque nation a voulu avoir ici son foyer ; chacune a mis sa coquetterie à l'embellir des trésors les plus précieux de son art, des souvenirs les plus glorieux de son passé. Ce ne sera pas en vain que les âmes des peuples se seront ainsi rapprochées et confondues dans le frisson des drapeaux enlacés. La minute qui unit ainsi dans une œuvre commune toutes les nations du globe ne saurait être une minute indifférente. Les peuples, comme les individus, se haïssent le plus souvent parce qu'ils se connaissent mal. Leur donner l'occasion de se connaître, c'est leur apprendre à s'estimer et à s'aimer. En dépit des rivalités passagères et des malentendus sanglants les hommes se sentent de plus en plus solidaires dans leur lutte contre la souffrance et contre la barbarie. A travers le sang et les larmes, le rêve lointain de la fraternité humaine se réalise lentement.

(1) - Décret du 13 juillet 1892 instituant l'Exposition de 1900 – Président Carnot.

Ce n'est pas un des moindres bienfaits de ces nobles fêtes du travail et de la paix que de faire comprendre à tous que l'étranger n'est pas nécessairement l'ennemi. Dans ces communions de volontés, les sauvages haines de race s'atténuent ; le sentiment national s'épure et s'élargit. Il gagne en tolérance, sans perdre en profondeur.

Mieux que personne, vous comprendrez cette grande et belle leçon, mes chers amis, vous les enfants de cette généreuse terre de France. Prêts à mourir, s'il le faut, pour la patrie, vous ne croirez pas l'honorer en haïssant le reste des hommes. En tout pays c'est une âme bien étroite que celle pour qui l'humanité s'arrête aux frontières, mais un Français ennemi du genre humain n'est qu'un demi-Français. Cet « amour haineux » du drapeau, ce « patriotisme exterminateur » seraient une déviation de l'idéal qui fit la noblesse de ce pays. Le cri de guerre des barbares jaunes ne saurait devenir votre mot de ralliement. Dans ce masque hurlant et convulsé nul ne reconnaîtrait la souriante figure de notre « douce France ».

Consciente de sa force, sans peur, mais sans provocation, elle tend à ses hôtes une main cordiale. Peuples et souverains lui apportent à l'envi l'hommage de leur admiration. Paris est devenu pour quelques mois la capitale du monde. Votre pays, mes chers amis, remporte aujourd'hui la plus belle des victoires, une victoire sans larmes et sans représailles. Le patriotisme le plus exigeant peut être fier d'un pareil triomphe.

**Charles WAHART**

(1866-1956)

*Agrégé d'allemand (1891)*

*Professeur à Buffon (de 1899-1900 à 1926-1927)*